

L' " ATLANTIDE "

Mythe ou Histoire

" Critias devant exposer l'histoire de la civilisation humaine (histoire philosophique) " (Hegel¹)

Le récit platonicien de l'*Atlantide* -rappelons en effet que Platon est la seule source de celui-ci², Hérodote évoquant des "Atlantes" habitant la "lisière culminante du désert"³ de Libye (Afrique) mais nullement l' " Île Atlantide " ⁴ et Thucydide décrivant certes " l'île Atalante au large de la Locride d'Opous " ⁵ mais les caractéristiques de celle-ci empêchent toute confusion avec celle du texte du *Timée* – *Critias* ; quant à Solon, s'il est l'auteur ou plutôt le rédacteur présumé de cette histoire⁶, c'est uniquement, comme le notait déjà Plutarque, " au rapport de Platon " ⁷ - ce récit platonicien donc n'a cessé de fasciner les esprits et de susciter d'innombrables commentaires plus ou moins fantaisistes⁸.

Réduit à sa plus simple expression, ce " récit d'antique renommée ", fait à la demande de " Solon " par un " prêtre " égyptien se résume à la victorieuse résistance d'Athènes contre la brutale expansion d'une "énorme puissance" sise quelque part dans l'Atlantique (ou ailleurs ?). " Il est question, en effet, dans nos écrits, de l'énorme puissance que votre cité arrêta jadis dans sa marche insolente, qui envahissait à la fois l'Europe et l'Asie, se ruant hors de ses bases situées dans la mer Atlantique." Après cette victoire, les Athéniens, et surtout leur adversaire l'Île Atlantide, disparurent suite à " des tremblements de terre violents et des cataclysmes ".

Puisqu'il s'agit d'un récit -un "récit fort étrange"⁹-, celui-ci relève de la "fable"(Plutarque¹⁰) –une "Geste" précise Platon qui le compare également à "un hymne"¹¹ – soit d'une construction et non d'une pure copie de la réalité, conformément à l'esthétique non imitative du philosophe¹². Aussi on parlera logiquement du " mythe de l'Atlantide " (A. Rivaud¹³) et, tout en rêvant autour de celui-ci, on l'interprétera, comme tout mythe, en recourant avant tout à d'autres mythes du même auteur ou à des mythes antérieurs et dont il aurait pu ou voulu se servir. En d'autres termes, dans l'interprétation du *Timée* – *Critias*, on se conformera à un principe de lecture fort moderne et en même temps profondément platonicien, parce qu'il n'est que le strict corollaire d'une poétique non représentative, le principe d'intertextualité.

¹ *Leçons sur l'histoire de la philosophie* III p. 496 (Vrin)

² Cf. *Timée* 17 a – 27 b et *Critias*. Toute citation non précédée ou suivie d'un nom d'auteur est nécessairement de Platon que nous citons dans la traduction de L. Robin, *Œuvres complètes* 2 t. Pléiade (Gallimard)

³ *Histoire* IV 184

⁴ *Timée* 25 a

⁵ *Histoire de la Guerre du Péloponnèse* II 32 et III 89

⁶ Cf. *Timée* 20 e

⁷ *Vies parallèles, Solon*

⁸ Vide O. Boura, *Les Atlantides* Anthologie (Arléa 1993) et P. Vidal-Naquet, *L'Atlantide* (Belles Lettres 2005)

⁹ *Timée* 20 d ; 23 d ; **24 e** ; 25 c et 20 d

¹⁰ *Op. cit.* *ibid.*

¹¹ *Timée* 21 d et 21 a

¹² Cf. *République* III et X

¹³ In Platon, *Timée* – *Critias* Notice sur le *Timée* p. 27 (Belles Lettres)

Et parmi les textes antéplatoniciens l'on privilégiera ceux "d'Hésiode [et d'] Homère"¹⁴. L'on se souviendra particulièrement de la fable ou de l'épopée homérique, l'*Iliade* (et l') *Odyssee*, et ce non seulement parce que "Homère est, entre les poètes, le meilleur et le plus divin"¹⁵, mais surtout car Platon, nous le verrons, lui emprunte beaucoup dans sa description de l'Atlantide.

Mais le caractère fabuleux-mythique d'une narration ne l'empêche nullement d'être «véridique». Toute parole, fût-elle la plus curieuse voire énigmatique, apparemment la plus incompréhensible, dès lors qu'elle présente un sens –et il n'est de parole qu'à cette condition– dit fatalement le vrai et par là-même consonne avec le réel qui n'échappe du reste, chez l'homme, jamais totalement à la fiction, étant toujours déjà lui-même le fruit d'une convention ou d'un accord. Homère le premier en témoigne lui qui, " au moyen de la fable ", ressaisit l'essence profonde de la réalité et/ou des événements.

"C'est que la gent poétique, qui est divine, possédée d'un Dieu quand elle chante ses hymnes, atteint en toute occasion, avec le concours de certaines des Grâces et de certaines des Muses, les faits qui se produisent dans l'ordre de la réalité."¹⁶ La légende ne rime pas forcément avec l'erreur, l'illusion ou le mensonge.

Cela doit valoir a fortiori pour la narration d'un philosophe dont l'enseignement le plus rationnel s'étaye constamment sur des mythes et dont la conception majeure sur la connaissance s'illustre par " une étrange description ", celle de la caverne. Quelle que soit l'étrangeté de son récit atlante, il faut en entendre la vérité, comme nous y invite Critias, le porte-parole de Platon : "**Écoute donc, Socrate, un récit fort étrange, et cependant absolument vrai, tel que le plus grand des Sept Sages, Solon, autrefois, l'a narré.**"¹⁷

Et vu qu'il concerne le passé humain, c'est à sa vérité historique qu'on sera essentiellement sensible. Solon, " notre Solon "¹⁸ ne fut-il pas d'ailleurs un authentique personnage historique, maintes fois évoqué par les historiens grecs ? Dans la lecture du *Timée – Critias* on s'aidera à la fois d'" Homère " et d'" Hérodote ... le père de l'histoire " (Cicéron¹⁹), qui, avant Platon, se proposait également de retracer de " grands et merveilleux exploits ".

En plaçant sa " fable " sous le signe de " Mnémosyne ", Platon lui confère d'emblée une signification incontestablement historique.

" **C'est en effet de cette Divinité du souvenir que relève presque entièrement ce qu'il y a de plus important dans les propos que je vais tenir.**"²⁰

Il la range du coup sous le patronage d'Hérodote qui invoque la même Divinité dans son *Histoire*. Cette signification est amplifiée aussi bien par les réminiscences certaines qu'elle contient de l'éloge d'Athènes proféré par Périclès d'après Thucydide²¹ –éloge auquel le philosophe avait déjà fait allusion dans le *Ménexène*– que par celles du *Panegyrique* d'Isocrate dont le récit de Critias reprend le titre²², sans omettre d'autres références à divers auteurs, poètes, philosophes ou savants hellènes.

¹⁴ *Timée* 21 d

¹⁵ *Ion* 530 b

¹⁶ *Lois* III 680 d et 632 a

¹⁷ ***Timée* 20 de**

¹⁸ *Protagoras* 343 a

¹⁹ In Hegel, *Leçons sur la philo. de l'histoire* Introd. p. 18 (Vrin)

²⁰ *Timée* 20 e et ***Critias* 108 d**

²¹ Hérodote, *op. cit.* Préface et Thucydide, *op. cit.* II 35-47

²² *Timée* 21 a

Du point de vue du contenu idéal il ne saurait y avoir de différence fondamentale entre Mythe et Histoire, celle-ci procédant, à l'instar de celui-là, par « élaboration » ou rationalisation²³ et non par pure répétition du réel : elles s'aboliraient sinon dans l'élémentaire chronique/historiographie. Et, en regard de cette dernière, le discours pleinement historique peut parfaitement paraître "étrange" dans la mesure où il dépasse nécessairement les images familières du réel qu'offre celle-ci. On ne conclura donc en aucun cas, avec nombre de commentateurs, que "Platon ait inventé de toutes pièces l'histoire de l'Atlantide" (A. Rivaud²⁴) ou que celle-ci soit une " utopie " (H. Dumery²⁵). Après en avoir entendu le résumé de Critias, Solon n'hésitera pas à la qualifier de véridique. " Ce n'est pas une fable inventée mais une histoire vraie, ce qui est énorme !"²⁶

Partant, conformément à l'assertion socratique, on la lira dans une perspective rigoureusement « historique », bien que non historiographique, chronologique, factuelle ou événementielle. Sa place dans le corpus platonicien traduit clairement du reste l'intention historisante de son auteur et anticipe son sens historique. Un mot préalable sur elle ne sera donc point superflu, d'autant que Platon inscrit d'emblée et nettement sa narration dans l'ensemble de son œuvre et, plus particulièrement, la corrèle à son opus princeps, *La République*, consacré à sa doctrine politique et au-delà à sa théorie générale des idées, soubassement de tout son système, lui conférant ainsi un rôle et une importance qu'il convient d'interroger attentivement.

I. Concept de Cité

Le récit de Critias –ou son abrégé, "le détail" étant réservé au *Critias*- s'insère dans le *Timée*. Or ce dialogue, la tradition ne s'y est point trompée, est sans conteste un ouvrage central -" le sommet de toute sa philosophie "²⁷- puisqu'il expose la philosophie positive de Platon. Celui-ci y formule ou incarne l'Idée (du Bien) que la *République* (VI et VII) a seulement posée. Ce faisant, il réalise le programme dialectique même : déduction (intelligible) du réel (sensible), et transforme ainsi un pur projet ou un simple souhait en philosophie ou savoir véritable²⁸. Dans ce genre de savoir le discours anthropologique de Critias s'intercale entre le discours cosmologique de *Timée* et le discours théologique –apparemment absent mais en réalité omniprésent car il parcourt de manière implicite ou explicite toute l'œuvre de Platon, à commencer par le *Timée* et le *Critias*- d'Hermocrate²⁹.

Sa place marque à l'avance la visée scientifique de l'histoire atlante. Plus, la fable historique de Critias précède dans le *Timée* le récit cosmologique de *Timée*, précellence logique dès lors que l'histoire concerne l'Homme soit l'être qui « énonce » le Monde, rendant ainsi possible la cosmo-«logie» même. Elle y suit immédiatement le résumé, fait par Socrate, au début du dialogue, de la Cité idéale ou de la "société politique"³⁰ construite dans la *République* (II – V).

²³ Cf. Hérodote, *op. cit.* ibid.

²⁴ *Op. cit.* p. 28

²⁵ Art. Utopie in *Encyclopaedia Universalis*

²⁶ **Timée 26 e**

²⁷ *Timée* 23 e et 20 a

²⁸ Cf. *Rép.* VI 511 bc et *Parménide* 136 e

²⁹ Cf. *Timée* 27 a et *Critias* 106 b et 108 c

³⁰ *Rép.* II 369 c

Or, comme le note justement Socrate dans le *Timée*, la *République* n'est rien d'autre que le concept a priori, la norme transhistorique de toute cité ou organisation politique.

" Hier donc, les propos que j'ai tenus concernaient, pour l'essentiel, la constitution politique, la sorte qui en était à mon avis la meilleure, et la sorte d'hommes qu'il fallait. "³¹

Un tel concept est précisément requis pour l'écriture de l'Histoire. Faute de "fil conducteur"³², l'historien procéderait en aveugle et s'interdirait toute compréhension rationnelle du passé, ce qui est pourtant le seul but d'une *Histoire* (Recherche de la vérité) digne de ce nom. Pour concevoir l'histoire il lui faut donc déterminer au préalable le projet historique –humain– même ou, l'homme étant " un animal politique " (Aristote³³), l'essence foncière du social. Et cette détermination ayant été déjà effectuée hier dans *La République*, il suffira ici, dans le *Timée*, d'en reprendre les attendus, juste avant d'articuler le discours historique proprement dit.

As'en tenir à l'exact fondement de la République platonicienne, on rappellera que celle-ci repose sur l'absolue séparation de l'économique ("tous les métiers") et du politique ("les gardiens")³⁴. Cette séparation ne peut aucunement, comme on est encore trop souvent enclin à le penser, être assimilée à une division technique du travail, celle-ci n'ayant cours qu'à l'intérieur de la sphère ou " association " économique, entre les différents corps de métier ; aussi elle ne saurait structurer la " société politique " en tant que telle. Une telle assimilation reviendrait d'ailleurs à réduire la politique à un métier ou à une technique parmi d'autres et les gardiens ou les politiciens à une caste, privilégiée certes mais néanmoins ou précisément particulière, avec ses intérêts ou prérogatives propres, alors qu'ils sont, chez Platon, expressément désignés comme la classe universelle, celle qui ne doit point épouser tel ou tel intérêt singulier, se devant au contraire de veiller à la sauvegarde de " tous " ³⁵, soit des intérêts collectifs.

Ce n'est qu'ainsi que les " Gardiens " constitueront la base ou l'infrastructure de l'État et protégeront la cohésion du tout social.

" Ces Gardiens qui ont été posés par nous comme la base de notre État. "

Du social ils partagent tous les attributs, n'étant point des individus empiriques particuliers, qui seraient forcément pris dans les rets de leurs intérêts propres, mais des individus universels : des " philosophes ", c'est-à-dire des êtres sans propriété "personnelle", matérielle ou affective, et " vivant en communauté " ³⁶, soucieux de la vérité objective et de l'Intérêt général. Hors ce dévouement total à la Cause commune, la Cité (société) parfaite ne verrait jamais le jour.

Partant les gardiens ne forment pas une classe superposable aux autres classes de la société, ils n'échapperaient pas en ce cas au particularisme, mais ne sont que la pure représentation, le symbole, du corps ou du " tissu social " dans son ensemble, unique instance réellement universelle et seul objet possible d'un authentique ordre politique qui est censé, contrairement à un régime de castes, promouvoir le Bien commun et non les privilèges de certains.

" Carl'objet que nous avons assurément en vue lorsque nous fondons cet État, ce n'est pas qu'une seule classe de nos citoyens soit privilégiée dans la possession du bonheur, mais que celle-ci appartienne, au plus haut degré possible, à l'État entier. "³⁷

³¹ *Timée* 17 c

³² Kant, *Idée d'une Histoire universelle* 9^e prop. ou Marx, *Contrib. Critique éco. pol.* Préf. p. 4 (Éds. sociales)

³³ *Politique* I. 2. 1253 a 7

³⁴ *Timée* 17 c et d

³⁵ *Rép.* II 369 c et 371 b

³⁶ *Critias* 110 d et *Timée* 18 a et 18 b

³⁷ *Le Politique* 310 e et *Rép.* IV 420 b ; cf. égal. VII 519 e et *Lois* IV 739 c – 745 b

Avec Aristote on les comptera dans " les parties proprement dites de l'État ".

Pour qu'une société naisse et se conserve, force est de présupposer au-delà ou plutôt en-deçà des intérêts économiques particuliers, l'existence d'un lien spécifiquement politique et/ou universel -d'un *Contrat Social* dira ultérieurement Rousseau-, qui puisse assurer la « communication » ou l'égalité de tous ses membres et transformer en conséquence un agrégat d'individus en l'universalité des citoyens, soit en « communauté » véritable. La vraie communauté ou société aura nécessairement, a toujours déjà en droit, un "régime communiste" (idem³⁸) ou socialiste ; elle connaît(ra) le " régime " proposé en vain par Platon à la ville nouvelle de Mégalopolis³⁹. La séparation de l'économique et du politique n'y revêt qu'une signification idéale, celle de l'indispensable autonomie de celui-ci par rapport à celui-là, autonomie sans laquelle aucune co-existence sociale réelle ne serait possible, la société se réduisant en son absence à une simple et instable addition ou juxtaposition d'êtres ou d'intérêts singuliers et divergents. Au frontispice de la *République* on n'hésitera pas à écrire ou graver : " Liberté (et) Égalité ". L'" idéal platonicien (*Respublica noumenon*) [est donc bien] la norme éternelle de toute constitution politique " (Kant⁴⁰).

L'historien (Critias), dont la tâche se trouve ainsi clairement " prescrite "⁴¹, se devra de vérifier si les sociétés concrètes ou positives répondent justement à cette norme ; en d'autres termes si le procès historique réel tend effectivement vers l'égalité, ou encore si les sociétés égalitaires prennent historiquement le pas sur celles qui, sans méconnaître totalement l'égalité –chose impossible, toute existence sociale la présupposant, au moins à titre de fondement implicite- ne la traduisent cependant que de manière fort partielle dans leur organisation politique réelle. Cette vérification historique est exigée par *La République*, car, faute d'effectivité, la Cité qui y est conçue se condamnerait à ne figurer que la cité idéale du philosophe, autant dire sa chimère ou son opinion politique subjective –et n'est-ce pas à quoi semble la condamner son échec à Mégalopolis, sans parler des diverses déconvenues politiques du penseur en Sicile auprès de Denys ?- au lieu de former, selon son ambition déclarée, l'Idée ou l'invariant historique de toute cité, " un modèle de bon État "⁴² en général, devant en tant que tel se trouver à l'œuvre ou en route dans toute l'Histoire et non point seulement dans la tête d'un individu, fût-il Platon.

Si l'« Histoire » demande en effet une Idée directrice, celle-ci réclame à son tour une validation historique concrète, exigence formulée par Platon au début du *Timée*.

" Veuillez écouter maintenant, pour faire suite à la constitution que nous avons décrite, quel est à son égard le sentiment que j'éprouve. Il ressemble, il m'en fait l'effet, à l'impression de celui qui devant de beaux animaux contemplés soit en peinture, soit même réellement vivants, mais à l'état de repos, aurait soudain l'envie de les contempler en mouvement, et, dans quelque'un des exercices qui semblent convenir à leur corps, de les voir rivaliser au combat. C'est la même impression, oui que je ressens à l'égard de la Cité que nous avons décrite. J'aimerais qu'au cours d'un récit on me fît entendre, aux combats par les Cités combattues, comment la nôtre rivalise avec les autres cités : dignement elle s'en irait en guerre, et dans la guerre, elle ferait voir les effets de l'éducation et de la formation données aux citoyens, aussi bien dans les opérations militaires que dans les conversations diplomatiques, vis-à-vis des divers États."

³⁸ *Pol.* VII. 9. 1329 a 35 et II. 6. 1265 b 4, trad. M. Prélot p. 238 (Gonthier/Médiations)

³⁹ Cf. Diogène Laërce, *Vie des philosophes* I p. 170 (G-F)

⁴⁰ *Conflit des Facultés* II^e sec. 8.

⁴¹ *Timée* 20 b

⁴² *Rép.* V 472 e

Au discours apriorique de Socrate dans la *République* se doit de succéder dans le *Timée* un discours historique qui le mette à l'épreuve et qui ne peut quant à lui être confié qu'à un sujet " à la fois philosophe et politique ", ce que fut réellement Critias, disciple de Socrate, auteur, tout comme Platon, dont il était du reste et avec Solon un parent (son oncle), de *Républiques* et un des acteurs principaux de l'histoire (politique) athénienne de l'époque, fût-ce pendant un bref laps de temps.

Ni la provenance "d'Égypte", ni la datation, "neuf mille ans", des événements qu'il rapporte, ne démentent l'intention purement historisante du récit de Critias. Il suffit de se rappeler que l'Égypte est pour Platon le pays d'origine de " l'écriture "⁴³, soit de la condition même de la mémoire historique, et que " neuf milliers d'années " n'indiquent pas un chiffre sur une échelle chronologique mais signifient, dans le langage de la « poésie » platonicienne, le temps d'errance ou de " déraison " qui précède, pour une âme ordinaire, son complet retour sur soi.

" Chaque âme ne revient en effet à son point de départ qu'après dix mille années. "⁴⁴

"La conversion de l'âme", la véritable réminiscence ou résurrection historique, requiert en effet encore "un voyage de mille ans"⁴⁵ qui permet à chacun de se délester de ses errements et fautes, et de revivre du coup son passé, mais cette fois en sa vérité pleinement assumée/comprise. Les " neuf mille ans " peuvent donc parfaitement et sûrement se rapporter ou renvoyer "aux temps qu'on appelle historiques" (Hérodote).

L'antique Athènes à laquelle ils sont censés renvoyer et qui reproduit elle-même la Cité idéale, ne diffère d'ailleurs pas, fondamentalement en tout cas, de l'Athènes classique, puisque si cette dernière connaissait "une constitution ... démocratique" assise sur l'"égalité" et la "liberté", qui empêchait l'asservissement de l'État (Pouvoir) aux intérêts particuliers (Thucydide)⁴⁶, le régime politique de celle-là reposait également sur la stricte et sévère indépendance ou " séparation " du politique (instance universelle) et de l'économique (" corps " particuliers).

Le chiffre même des citoyens des deux Athènes est tout à fait analogue (comparable), car les " vingt mille approximativement "⁴⁷ gardiens de l'Athènes platonicienne correspondent quasi exactement aux vingt et un mille citoyens recensés par Démétrios de Phalère⁴⁸ dans l'Athènes réelle du temps ou presque du « Père de la philosophie ».

Mais pour confirmer l'inscription historique de la Geste athénienne, il importe d'identifier " l'énorme puissance " vaincue par la " Cité " attique, en se demandant de quelle imposante et mémorable société précise elle est le reflet ou plutôt la « reconstruction » préméditée. Et pour mieux répondre à cette question, résumons tout d'abord les nombreuses interprétations déjà proposées sur ce point.

⁴³ *Timée* 19 bc (cf. égal. 26 c) ; 19 e ; 21 c et 23 c ; cf. égal. *Phèdre* 274 c

⁴⁴ *Phèdre* 257 a et 248 e

⁴⁵ *Rép.* VII 521 c et X 615 a ou 621 d

⁴⁶ Hérodote, *op. cit.* III 122 et Thucydide, *op. cit.* II 37

⁴⁷ *Timée* 24 ab et *Critias* 112 e

⁴⁸ Cf. *Athénée* VI, cité par Montesquieu, *De l'esprit des lois* III. 3.

II. Histoire de la Cité

La plus courante des interprétations du récit de Critias, reprenant, apparemment du moins, les indications de Platon, voudrait voir dans l'Atlantide le souvenir d'une contrée insulaire où se serait épanouie une brillante civilisation lors de la pré (ou proto)-histoire et qui aurait disparu à la suite de cataclysmes naturels. Cette île est ordinairement située dans l'Atlantique, le plus souvent près des Açores qui en constitueraient des vestiges et qui forment effectivement les débris d'un effondrement continental qui s'est produit vers la fin du quaternaire⁴⁹. Plus récemment on a cru pouvoir la reconnaître dans la Crète minoenne, puissante thalassocratie méditerranéenne du II^e millénaire, dont l'essor aurait été brutalement interrompu par une gigantesque éruption volcanique⁵⁰.

Mais, outre que l'on serait en droit de se demander par quel miracle le philosophe eût été le seul à se remémorer d'événements d'un passé aussi lointain, ceux-ci, quoique l'on pense par ailleurs de leur réalité même – du moins sociale en ce qui concerne la culture atlantique, l'existence matérielle de la contrée, sinon de l'île atlantique, étant elle aujourd'hui établie ; et physique par contre pour la Crète minoenne ou plus exactement pour l'éruption volcanique qui aurait mis fin au développement de la société crétoise, l'existence naturelle et humaine de celle-là étant elle indubitable- quoique l'on pense donc de leur réalité, ces faits ne répondent de toute façon pas aux réquisits historiques de l'écrit platonicien qui évoque une " guerre "⁵¹ entre Athènes et l'Atlantide, alors qu'aucune guerre n'eût pu opposer la Cité attique aux civilisations susnommées, celles-ci remontant, ou étant censées remonter, à des temps où l'on ne trouve point trace de cette dernière. Et si la légende rapporte certes un différend qui aurait opposé Minos aux Athéniens⁵², faut-il rappeler que celui-ci aurait tourné à l'avantage du Roi crétois, contrairement au conflit envisagé par Platon qui se termine par le succès des Athéniens.

Plus rationnellement on a proposé de comprendre l'Île Atlantide comme une image de la Perse. Ainsi A. Rivaud, partisan pourtant, nous l'avons dit, de l'interprétation mythique, n'en suggère pas moins de déchiffrer cette guerre comme une " transposition poétique " des guerres médiques⁵³. Sans contester radicalement cette explication, P. Lévêque et P. Vidal-Naquet préfèrent quant à eux voir dans l'Île atlante une référence à " l'Athènes classique " modelée, selon eux, par Clisthène et lire dans sa défaite la décadence ou dégénérescence dont, aux yeux de Platon, elle se serait rendue coupable⁵⁴. Ni l'un ni les autres n'expliquent l'apparente contradiction entre leur représentation et celle du *Timée* qui localise explicitement son " île ... devant le détroit [de Gibraltar] ... ou les Colonnes d'Hercule ", alors que ni la Perse ni Athènes n'étaient des îles et ne se situaient à l'ouest de l'Afrique ou de l'Europe, en étant même diamétralement opposées. Au surplus les deux derniers auteurs cités ne démontrent vraiment la compatibilité de leur version avec la version perse, plus communément admise, et insistent surtout sur un revers athénien, alors que le texte platonicien valorise expressément la victoire de la Cité grecque.

⁴⁹ Cf. entre mille l'abbé Moreux, *L'Atlantide a-t-elle existé ?* (1924)

⁵⁰ Cf. J.V. Luce, *L'Atlantide redécouverte* (1969) et Cousteau - Paccalet, *A la recherche de l'Atlantide* (1981)

⁵¹ *Critias* 108 e

⁵² Cf. *Phédon* 58 a

⁵³ *Op. cit.* Notice sur le *Critias* p. 252

⁵⁴ *Clisthène l'Athénien* p. 138 (Belles Lettres 1973) ; cf. égal. P. Vidal-Naquet, *Athènes et l'Atlantide* in *Revue des études grecques* t. 77 (1964) pp. 420-442, article repris dans *Le chasseur noir* (Maspero 1981)

A notre tour, et tout en reprenant, partiellement, les résultats déjà acquis voire en les complétant ou modifiant parfois, nous voudrions montrer que les deux traductions historiques que nous venons d'envisager, sont en fait à conjuguer, l'histoire atlante étant susceptible d'une double lecture et formant un véritable modèle (" paradigme ") historique. On se limitera ici à quelques indications en suivant plus particulièrement " le résumé " de la " Geste " athénienne, c'est-à-dire le récit du *Timée*, réservant à une étude d'ensemble la lecture détaillée du *Critias*.

1. Géographie

Commençons avec Platon par la géographie atlante. Sise " dans la mer Atlantique ", l'Atlantide était une île censée rendre franchissable une mer dont on sait qu'elle ne fut point, ou presque, sillonnée, et en tout cas jamais traversée par les Anciens.

" C'est alors qu'elle était franchissable, cette mer lointaine ; une île, en effet, s'y trouvait devant le détroit que vous appelez, dites-vous, les Colonnes d'Hercule [le Déroit de Gibraltar]."⁵⁵

Mais une telle position ne va nullement de soi, le terme d'"Atlantique" ne désignant pas la même entité spatiale qu'aujourd'hui. On se prémunira donc d'emblée contre ce que l'on appellera un anachronisme géographique qui est à l'origine de tous les contre-sens commis sur cette "fable". Car si pour nous l'« Atlantique » nomme une mer (océan) parmi d'autres (Océan Indien, Pacifique etc.), pour les Anciens ce vocable signifiait le Cours d'eau (Fleuve, Mer ou Océan) qui, selon eux, encerclait la terre habitée et réunissait les mers que nous distinguons de nos jours. " Le plus considérable (des courants) celui qui coule le plus extérieurement en décrivant une circonférence, est celui qu'on nomme Océan. "⁵⁶

Pour les géographes hellènes il n'y avait en effet, au total, qu'une Mer, les deux mers extrêmes, l'Atlantique et la Mer Rouge –nom qui s'appliquait dans l'antiquité à la fois à notre Mer Rouge et à l'Océan Indien- se rejoignant d'après eux : " car toute celle que parcourent les navires grecs (la Méditerranée), celle qui s'étend au-delà des Colonnes d'Hercule et qu'on appelle l'Atlantique et la mer Erythrée (Rouge) ne sont qu'une seule et même mer " (Hérodote). Elle(s) délimitai(en)t ainsi les extrémités du monde habité qui, dans leur représentation, ne s'étendait pas, à l'Ouest, au-delà des Colonnes d'Hercule et ne dépassait pas l'Inde, à l'Est (idem⁵⁷). Aussi l'« Atlantique », dénomination usuellement retenue pour signaler cette unique mer, méritait-il son qualificatif de " mer véritable "⁵⁸, les autres mers n'en constituant pour ainsi dire que des affluents ou des parties.

Corrélativement une île dans une telle mer et " devant... les Colonnes d'Hercule " –île qui n'est pas sans rappeler " l'île de Calypso... la fille d'Atlas ", située également " au bout du monde " (Homère⁵⁹) – cela ne veut pas dire pour un Grec une île exclusivement à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique. " Devant " signifie pareillement pour lui à l'est de ces deux continents, dans la mesure où, en naviguant devant soi, vers l'ouest, on finit nécessairement par rejoindre sans discontinuité l'Est, vu le caractère " sphérique " de la terre, au moins depuis Pythagore, repris sur ce point par l'auteur du *Phédon*⁶⁰, et l'absence de l'Amérique dans la cartographie et les esprits antiques.

⁵⁵ *Timée* 25 e et 24 e

⁵⁶ *Phédon* 112 e ; cf. égal. Homère, *Iliade* XIV 200 et Hésiode, *Théogonie* 791

⁵⁷ *Op. cit.* I 202 (cf. égal. Strabon, *Géographie* I. I. 8.) et IV 40

⁵⁸ *Timée* 25 a

⁵⁹ *Odyssée* I ; V 55 (cf. note de V. Bérard, Les Belles Lettres) et VII 245 sq.

⁶⁰ *Phédon* 108 e ; cf. égal. Aristote, *Traité du Ciel* II 14 297 a

L'image perdurera bien après Platon encore : "C'est pourquoi ceux qui croient qu'il y a continuité de la région avoisinant les Colonnes d'Hercule et la région de l'Inde et que, de cette façon, il n'y a qu'une seule mer, ne semblent pas professer une opinion tellement incroyable" commentera ultérieurement son élève Aristote⁶¹ qui imposera cette « vision » géo-physique du Monde humain pendant tout le Moyen-Âge.

Certes certains Anciens, tel Sénèque, auront la prescience ou le pressentiment de l'existence d'un autre continent s'étendant à l'ouest de l'Océan : " Dans un certain nombre d'années un temps viendra où l'Océan ouvrira les barrières du monde et où l'on découvrira une terre immense ; Téthys révélera un nouveau monde et Thulé ne sera plus alors la dernière des terres "⁶². Néanmoins il ne s'agissait là que d'un mytheme sans prise effective sur la représentation positive du monde dans l'Antiquité, qui a prévalu telle quelle jusqu'à Christophe Colomb. Ce dernier, faisant fond sur le texte aristotélicien, croira en effet avoir débarqué aux Indes, lorsqu'il foulera pour la première fois le sol de ce qui allait devenir l'Amérique.

La continuité entre l'Ouest (Europe) et l'Est (Asie) est au demeurant notée et soulignée par Platon dans le récit atlante, quand il donne le nom d'une ville d'Occident, " Gadès "⁶³ (Cadix), à la pointe orientale de son île ; Gadès fut d'ailleurs réellement un établissement oriental en Occident, puisqu'elle était une colonie des Phéniciens qui eux-mêmes provenaient de l'Inde⁶⁴. Plutôt qu'à la seule "île de Calypso", la construction platonicienne est redevable tant à cette dernière qu'à "la fertile Schérie, terre des Phéaciens", cette autre île odysseenne qui, comme la précédente, marque les confins du monde civilisé ; les analogies entre l'Atlantide et le royaume d'Alkinoos, le " seigneur " des Phéaciens⁶⁵ ont été du reste déjà maintes fois mises en avant⁶⁶.

Loin de renvoyer à une île particulière, l'Atlantide s'avère le symbole de la terre, habitée d'abord, qui est également une île, entourée qu'elle est par l'Océan -" Parmi les îles, les unes sont de grandes îles, comme l'ensemble de ce qu'on a appelé la terre habitée ... La mer à l'extérieur de la terre habitée est appelée Atlantique ou Océan, et ses flots nous entourent "-et qui dessine au surplus un vrai cercle -"On figure, en effet, la Terre habitée comme ronde" (Aristote⁶⁷)- soit la figure privilégiée de l'architecture atlante, comme en témoigne toute la description du *Critias*. Les dimensions de ces îles (Terre habitée et Atlantide) consonnent parfaitement, car si la terre habitée se composait de " l'Europe, de la Libye (Afrique) et de l'Asie " (Hérodote⁶⁸), la superficie de l'Atlantide n'a rien à lui envier.

" Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie ensemble."

Partant on ne s'étonnera pas de voir ses habitants porter des noms grecs et « barbares » (étrangers) à la fois.

⁶¹ *Op. cit. ibid.* 298 a ; cf. égal. Eratosthène in Strabon, *op. cit.* I IV 6

⁶² *Médée* v. 375-379

⁶³ *Critias* 114 b

⁶⁴ Cf. Hérodote, *op. cit.* I. 1.

⁶⁵ *Odyssée* V 35 ; VI 205 et VII 23

⁶⁶ Cf. P. Vidal-Naquet, *art. cit.*

⁶⁷ *Traité pseudo-aristotélicien du Monde* 3. 393 a 9-17 in *Traité du Ciel et Les Météorologiques* II 5 362 b 13

⁶⁸ *Op. cit.* II et IV 42 ; cf. égal. Strabon, *op. cit.* II. V. 5 et 18

Plus, en imaginant, outre l'Île Atlantique, "d'autres îles" auxquelles celle-là était censée donner accès, le philosophe élargit le cadre géographique antique, en signalant l'éventualité d'autres terres (îles) encore inconnues, non répertoriées, qu'il relie par avance à la terre connue. Quant au "continent situé en face", il ne forme rien d'autre que le globe terrestre même, à condition d'entendre cette fois par ce terme la réunion de toutes les terres (îles), connues et inconnues, au-delà de leur séparation par la mer, puisqu'il fait justement le tour de la mer véritable. **"La terre qui l'entoure [la mer véritable], c'est elle qui proprement et en vérité a droit au nom de continent."** Et vu que c'est l'Atlantide qui rend possible " le passage " ou la traversée de la mer et ainsi l'unification en une seule terre de toutes les îles, voire la constitution du globe, du monde ou de la sphère terrestre, elle signifie en fait celle-ci, symbolisant la conjonction de ses différentes parties et partageant de surcroît sa " rotondité ".

C'est dire le caractère « extraordinaire » de cette " île ", non point une île parmi d'autres mais l'Île des îles, la Cité médiatrice qui, en conjoignant, reliant toutes les îles entre elles, les transforme en continent ou univers. En vain chercherait-on, au point de départ du moins, à localiser une telle île sur un Atlas géographique quelconque. On ne l'y décèlera pas, non pas parce qu'elle serait enfouie dans quelque profondeur océane ou souterraine, mais simplement parce qu'elle se confond avec ce dernier dont elle définit et délimite le contour même. Logiquement elle en emprunte le patronyme, Atlantide venant d'" Atlas "⁶⁹, qui fut dans la mythologie grecque aussi bien " le père de Calypso ", elle-même la "déesse de la Cachette", que et surtout le symbole du " Ciel " (Homère et Hésiode⁷⁰) ou de l'Univers dont la terre occupait, selon les Anciens, le " centre "⁷¹.

Conséquemment, et semblablement à cette autre île au nom de continent, "Schérie" –ce mot signifiant étymologiquement continent- elle ne pouvait échoir qu'à "Poséidon"⁷² qui, s'il passe ordinairement pour le dieu de la mer (océan), était également pour les Grecs "le maître de la terre"⁷³. On mesure la portée de la Geste athénienne, elle s'inscrit sur la scène de l'Histoire universelle voire astrale ou " cosmique " (Proclus⁷⁴). En elle se joue non uniquement le sort d'Athènes, mais finalement celui de l'Humanité tout entière dont les Athéniens font somme toute partie. Leur succès doit donc s'entendre d'une double façon : à la fois comme un triomphe sur un ennemi étranger / externe et comme une victoire interne remportée sur eux-mêmes, la seconde étant la condition du premier.

La détermination ou plutôt l'indétermination spatiale, que nous venons d'accentuer, de l'Atlantide ne rend-elle pas pourtant impossible tout repérage temporel de celle-ci ? Nullement pour peu qu'on complète ou précise les données géographiques platoniciennes par les indications historiques qui les suivent et qui nous renseignent sur la nature et l'extension politique de l'"énorme puissance atlante".

⁶⁹ *Timée* 24 e (nous soulignons) ; cf. *Critias* 114 b : *Timée* 24 e ; 25 e ; 25 a et *Critias* 117 e ; 118 a et 114 a

⁷⁰ Homère, *Odyssée* I 50 ; VII 247 ; 259 (note de V. Bérard) ; I 54 et Hésiode, *Théogonie* 516-520

⁷¹ *Phédon* 108 e ; cf. égal. Aristote, *Traité du Ciel* II. 14. 296 b

⁷² *Critias* 113 c

⁷³ Homère, *Odyssée* VII 57 ; XIII 129 ; I 70 et Hésiode, *Théogonie* 15

⁷⁴ *Commentaire sur le Timée* I 783

2. Histoire

A. Histoire externe

Al'universelle étendue physique de l'Île correspond une équivalente hégémonie de son pouvoir. **"Or donc, dans cette Île Atlantide, s'était formée une grande et merveilleuse puissance de rois, elle dominait l'île entière, ainsi que beaucoup d'autres îles et de parties du continent; outre cela encore, de ce côté-ci du détroit, ils régnaient sur la Libye jusque vers l'Égypte, sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie [Italie occidentale]."** Or une telle hégémonie a bel et bien existé dans l'Antiquité, justement " aux temps qu'on appelle historiques " (Hérodote), où elle fut exercée par l'empire achéménide-perses.

Au V^e siècle avant Jésus-Christ, ce dernier régnait en effet à l'Est sur pratiquement toute l'Asie connue à cette époque, Grèce d'Asie mineure incluse, et à l'Ouest sur une partie de la Libye (Afrique) qui, avec l'Égypte, lui versait un tribut, et s'imposait pareillement sur " l'Europe jusqu'à la Thessalie " (idem⁷⁵).

" Les Perses ... imposaient leur hégémonie à l'Asie et bientôt asservissaient l'Europe, ... le premier d'entre eux, Cyrus, après avoir, fort de son génie, rendu l'indépendance aux Perses, ses propres compatriotes, à la fois asservit leurs anciens maîtres, les Mèdes, et imposa son autorité au reste de l'Asie, jusqu'à l'Égypte, quant à son fils, il l'imposa, à l'Égypte comme à la Libye, aussi loin qu'il était possible d'y pénétrer ; le troisième roi, Darius, poussa sur terre les limites de sa souveraineté jusqu'au pays des Scythes, tandis qu'avec ses navires il dominait la mer et les îles, au point que nul ne se croyait de taille à lui tenir tête. C'était pour la conscience de l'humanité toute entière la servitude réalisée, tant il y avait de nombreux peuples, grands et belliqueux, que les Perses avaient asservi au joug de leur souveraineté."⁷⁶

Ne fût-ce que pour les dimensions géographiques de leurs conquêtes, " les Perses " méritent d'être qualifiés de " premier peuple historique " (Hegel), à défaut de pouvoir être comparés, comme s'y risque pourtant le même, à " l'ancien Empire allemand et au grand Empire Napoléonien "⁷⁷ ; entendons de premier peuple « agissant » / comptant / effectif de l'Histoire universelle. Certes, nous ne l'ignorons point, leur domination physique effective ne s'étendait en réalité qu'à " une partie seulement de la Libye " (Hérodote), la partie limitrophe de l'Égypte, jusqu'à et y compris Cyrène, la colonie grecque d'Afrique, et en Europe " l'armée perse " n'a jamais dépassé " la Mégaride " (idem) et n'a donc pu menacer, comme les Atlantes, la Tyrrhénie. Mais une telle extension acquiert un sens, si l'on se rappelle que, dans la représentation cartographique platonicienne, hellène en général, l'extrême Est asiatique coïncide avec l'extrême Ouest européen ou libyen (africain).

Plus, cette coïncidence prend même une signification historique, si aux Perses qui rivalisaient avec la Grèce à l'est, on ajoute " les Carthaginois [qui] échappèrent donc au joug des Perses " et furent même leurs alliés, au moins par Phéniciens interposés (Hérodote)- et les Tyrrhéniens ou les Étrusques –alliés eux aux Carthaginois- et qui, au même moment, dominaient respectivement une bonne partie de la Libye, de la Méditerranée occidentale, et les côtes de la mer Tyrrhénienne, inquiétant ainsi à l'ouest les colonies grecques d'Europe, tant celles de la Grande Grèce (Italie méridionale) et de la Sicile, que celles situées sur la côte provençale (Marseille, Nice) et en Tyrrhénie précisément (Cumes).

⁷⁵ *Op. cit.* III 122 ; 88 ; 91 et 96

⁷⁶ *Ménexène* 239 d - 240 a

⁷⁷ *Leçons sur la philo. de l'histoire* pp. 133 (Vrin) et 439 (éd. Lasson)

L'amalgame opéré par Platon entre ces trois puissances se justifiait d'autant plus que toutes étaient d'origine asiatique - Carthage: une colonie phénicienne et l'Étrurie: un établissement lydien - et que leur opposition militaire aux Grecs se nourrissait de leur commune aversion idéologique pour le modèle politique de la Cité hellène, la démocratie, elles-mêmes connaissant un régime monarchique (Perses) ou aristocratique (Carthaginois et Étrusques) selon l'historien grec⁷⁸. Ces différentes guerres, explicitement rapprochées par Platon, et avant lui par Pindare⁷⁹, eurent du reste la même issue, la victoire des Hellènes.

Cependant l'autocratie perse, le type par excellence de l'"État despotique" (Montesquieu⁸⁰), l'emportant largement sur le royaume carthaginois ou étrusque et menaçant plus directement l'Hellade « notre sol »-, il est normal qu'il constitue le modèle principal de l'Atlantide. Il en épouse parfaitement, dans l'esprit des Grecs, l'emplacement - "les Mèdes" étant pour eux "venus des confins de la terre" (Thucydide)- et les guerres médiques, qui, durant un demi-siècle, de 492 à 449, mirent aux prises la Perse et la Grèce, c'est-à-dire, dans l'esprit des Perses, "l'Asie [et] ... l'Europe" (Hérodote)⁸¹, traduisent fidèlement l'histoire de cette puissance qui fut gouvernée par "cinq" monarques, comme les rois achéménides de la période, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès et Artaxerxès, et qui, à leur instar, voulut se rendre maîtresse du monde entier. **"Mais voilà que rassemblant toutes ses forces, cette puissance se jetant à la fois sur votre pays (Grèce), sur le nôtre (Égypte) et sur tout l'espace compris en deçà du détroit (Europe), d'un seul coup entreprit de les asservir."**⁸²

Darius caressa en effet un tel projet (rêve), repris par son fils Xerxès : bâtir un empire universel, une Atlantide concrète sous obédience perse, soit « orientaliser » complètement le monde humain, en lui imposant son système administratif, ses institutions, ses croyances et ses us et coutumes. Celui-ci l'énonça devant " les personnages principaux de son royaume ", d'après Hérodote, en ces mots : " si nous soumettons ce peuple (les Athéniens) et ses voisins qui habitent le pays du Phrygien Pélops (Sparte), nous donnerons pour bornes à la terre des Perses le firmament de Zeus : le soleil ne verra plus une seule terre limiter la nôtre, et, avec vous, je réduirai tous ces pays à n'en former qu'un seul lorsque j'aurai parcouru l'Europe entière ".

On sait ce qu'il advint de ce songe. Il se brisa à Marathon (défaite de Darius en 490), à Salamine (déroute de la flotte de Xerxès en 480, l'année, " le jour même ", selon les contemporains, où Syracuse défaisait l'armée carthaginoise à Himère, avant de vaincre les Étrusques à Cumès en 474), et à Platées (revers de l'infanterie perse en 479, le "même jour", toujours d'après le même historien⁸³, où les navires grecs libéraient à Mycale, en Ionie, la Grèce d'Asie) contre la résistance hellène animée par la valeureuse Athènes - " votre Cité ". Dans la chronique de ces luttes on n'oubliera pas toutes les victoires grecques postérieures, essentiellement maritimes, qui aboutirent enfin, en 449, à la paix de Callias signée entre les Athéniens et les Perses d'Artaxerxès.

⁷⁸ *Op. cit.* III 96 ; IX 14 ; III 19 ; I 166 et I 94; cf. égal. E. Will, *Le Monde grec et l'Orient* t. I

⁷⁹ Platon, cf. *Lettre VII* 332 a – 333 a et Pindare, cf. *Première Pythique* IV pp. 32-33 (Belles Lettres)

⁸⁰ *Esprit des lois* XI. 9.

⁸¹ Thucydide, *op. cit.* I 69 et Hérodote, *op. cit.* I 4

⁸² *Critias* 113 a et **Timée 25 b**

⁸³ *Op. cit.* VII 8 ; 166 et IX 100

Lors de ces guerres, la Cité attique fit prévaloir, exactement comme dans l'affrontement avec l'Atlantide, "la liberté" sur la "servitude"⁸⁴: "arrachant ainsi la Grèce à la dure servitude" (Pindare⁸⁵) - " Il s'agissait de la liberté de la Grèce, peut-être de toute l'Europe, de se défendre du despotisme oriental " dira ultérieurement Hegel⁸⁶.

Rien d'étonnant que dans le *Ménexène*, ouvrage destiné à " célébrer ... des hauts faits " passés de ses concitoyens, Platon place en " premiers " les guerres médiques.

" Aussi est-il juste que nous rappelions le souvenir de ceux grâce à qui les hauts faits de leurs devanciers ont abouti au salut définitif en nettoyant la mer, en chassant d'elle tout ce qui représentait la barbarie."⁸⁷

Les termes qu'il y utilise pour les évoquer ressemblent étrangement à ceux employés dans le *Timée* pour parler de la guerre atlante. Celle-ci est bien la "transposition poétique" (Rivaud⁸⁸) de celles-là. Quelles guerres méritaient davantage une telle transposition, vu qu'à l'image de la Guerre de Troie qui en fut d'ailleurs, d'après Hérodote, la lointaine et pourtant réelle raison, "la plus illustre des guerres ... la guerre contre les Perses" s'achève par la totale victoire de la "Grèce" (Isocrate)⁸⁹ et qu'elle signifie donc l'opposition "entre deux civilisations ... l'Occident et l'Orient" (Hegel).

Un "hymne" à la gloire d'Athènes, la patrie de Platon et le principal artisan de la réussite grecque, n'était point usurpé. Eschyle ne l'avait-il pas déjà esquissé dans sa tragédie *Les Perses* qui relatent le triomphe de Salamine ? Le philosophe se devait de le reprendre et de l'élargir, en se référant à l'ensemble de ces guerres, tout en approfondissant les causes, les tenants et les aboutissants, en insistant sur les institutions et les mœurs de leurs protagonistes. Ce qu'il n'a pas manqué d'effectuer, fût-ce sur un mode mythique mais néanmoins limpide ou pédagogique.

Premiers conflits historiquement mondiaux, ne serait-ce que par l'extension de la domination perse, ces guerres constituent également et surtout un véritable tournant géo-politique, car elles marquent la fin du " principe asiatique ... le despotisme oriental " (idem⁹⁰), fondé sur "l'esclavage généralisé" (Marx⁹¹), auquel succède sur la scène universelle le principe occidental, inauguré en Grèce, soit la démocratie ou la république, sous-tendu par " l'égalité politique ". Cette égalité était assurément réservée aux seuls citoyens ; aussi on parlera, à propos d'un tel régime, d'"aristocratie"⁹² – un spécialiste contemporain qualifie le régime hellène d'"une sorte d'aristocratie élargie" (Ehrenberg⁹³) – mais, ne l'oublions pas, il ne s'agit que des débuts de la démocratie. Et pour mieux mesurer l'importance historique du succès grec, qu'on essaye de se représenter la face du monde, au cas où la victoire – mais était-ce vraiment envisageable ? – avait changé de camp : "l'histoire universelle eût pris [nécessairement] un autre cours" (E. Will⁹⁴) ou, plus exactement, ce dernier eût connu un tout autre rythme de développement.

⁸⁴ *Timée* 25 b et c

⁸⁵ *Première Pythique* IV p. 32

⁸⁶ *Encyclopédie* § 392 Add.

⁸⁷ *Ménexène* 239 c – 242 a

⁸⁸ Vide supra p. 7 note 53

⁸⁹ Hérodote, *Op. cit.* I 4 et Isocrate, *Panegyrique* 68 et 83

⁹⁰ *Esthétique* t. 8 vol. 1 pp. 165-166 (Aubier) et *Leçons sur la philo. de l'histoire* pp. 197-198

⁹¹ *Fondements de la critique de l'économie politique* I p. 459 (Anthropos)

⁹² *Ménexène* 239 a et 238 cd ; cf. égal. *Rép.* VIII 544 e

⁹³ *L'État grec* p. 94 (Maspero)

⁹⁴ *Le Monde grec et l'Orient* t. I p. 84

B. Histoire interne

Dès lors que les guerres médiques ont pour conséquence et signification radicale la substitution d'un modèle politique à un autre, et puisque cette substitution présuppose qu'Athènes, l'initiatrice de celle-ci, ait elle-même déjà forgé les prémisses des institutions démocratiques, la victoire de la Cité attique sur la Perse, alias l'Atlantide, relève également, comme nous l'avons suggéré ci-haut, d'une version interne : le dépassement d'une Athènes oligarchique par une Athènes démocratique. Plus encore qu'à l'exploit militaire, qui n'est lui-même de toute façon que l'effet ponctuel d'une "éducation et d'une formation" appropriées, on s'intéressera particulièrement au "régime et aux institutions" (Thucydide) ayant rendu possibles celles-là et qui expriment l'*ethos* hellène dans ce qu'il a créé de plus beau et de plus éternel.

Et à quand remonte la constitution démocratique sinon à Solon, auteur en 594 d'une Réforme, source du "régime" spécifiquement athénien (idem⁹⁵)? Or "notre Solon", le médiateur de ce récit, fut "un bon législateur" et rédigea sa Constitution à la suite justement des "troubles civils"⁹⁶ rappelés. Celle-ci en effet, selon l'opinion de son propre concepteur, donna "des lois égales" pour tous. "La troisième [réforme de la constitution athénienne] se produisit après la guerre civile, sous Solon ; c'est avec elle que commence la démocratie" pensera Aristote. Parmi les multiples mesures de cette dernière, nous n'en retiendrons ici que deux, l'abolition des dettes ou la "*sisachtie* (rejet du fardeau)" et la répartition sociale du "corps des citoyens d'après le revenu imposable en quatre classes" (idem⁹⁷), solution obligatoire, en l'absence d'une égalité de fait. Si la première s'avère indispensable à la réalisation de "l'égalité", la seconde forme l'unique moyen de la préserver dans une société inégalitaire :

"en vue des chances d'égalité [de mérite] qu'il peut y avoir dans l'État."

D'après Platon, elle n'aurait pas été étrangère à la victoire de sa Cité sur les Perses⁹⁸.

En tant qu'un des acteurs ou inspireurs historiques principaux de l'ensemble de la Geste athénienne, Solon devait être le porte-parole d'un Récit qui en condense la teneur essentielle et le philosophe ne pouvait que baptiser celui-ci :

"**le récit et la loi de Solon**"⁹⁹.

Son œuvre, qu'un moderne taxera de "grande révolution sociale" (Fustel de Coulanges), lui aura valu, au IV^e siècle, l'hommage d'"une statue de bronze sur l'Agora" (Démosthène). Signalons enfin que si, dans la théorie platonicienne, l'écriture provenait d'Égypte, une des lois de la Réforme solonienne en était également issue, aux dires d'Hérodote¹⁰⁰.

On ne sera pas surpris de voir, dans la description, aussi bien politique, architecturale économique, que sociale de l'Atlantide, fourmiller les allusions à "l'Athènes classique", soigneusement recensées par P. Lévêque et P. Vidal-Naquet dans leur étude déjà référenciée¹⁰¹, à commencer naturellement par, mais sans s'arrêter obligatoirement à, celle de Solon.

⁹⁵ *Op. cit.* II 36 et 37 ; cf. égal. Hegel, *Leçons sur la philo. de l'histoire* p. 193

⁹⁶ *Protagoras* 343 a ; *Rép.* 599 e et *Timée* 21 c

⁹⁷ *Constitution d'Athènes* XII 4 ; XLI 2 ; VI et VII

⁹⁸ *Lois* III 684 d ; V 744 b et III 698 b

⁹⁹ **Timée 27 b** (nous soulignons)

¹⁰⁰ Fustel de Coulanges, *La Cité antique* IV 8 ; Démosthène, *Contre Aristigiton* II 23 et Hérodote, *op. cit.* II 177

¹⁰¹ Vide supra p. 7 note 54

Pour nous limiter aux seuls exemples politiques, on remarquera que le pouvoir atlante –dont les "cinq [paires de] jumeaux" se décomposaient en un "roi ... [et neuf] gouverneurs"- ainsi que l'" inscription " de ses lois et le serment prêté par les rois sur elle¹⁰² reproduisent, outre le nombre des souverains achéménides antécédemment à et durant les guerres médiques, la structure numérique du pouvoir athénien du temps de Solon –un "roi ... [et] neuf archontes"- ainsi que les lois soloniennes et le pacte qui les validait, tels que les présente Aristote dans la *Constitution d'Athènes*.

Objectera-t-on que nous élargissons indûment ce qu'il est convenu d'appeler l'époque classique, l'usage réservant ce qualificatif à la Cité des V^e et IV^e siècles, alors que les mesures soloniennes remontent au tout début du VI^e, donc à l'époque considérée traditionnellement comme archaïque ? Mais comment refuser un tel élargissement, dès lors que la Réforme de Solon inaugure, avant celle de Clisthène à la fin du VI^e, la démocratie athénienne (grecque) et, avec elle, la période dite classique, car, selon les Grecs eux-mêmes –et qui était mieux placé pour le savoir ?-, c'est "Solon qui mit fin à une oligarchie sans frein, affranchit le peuple de l'esclavage, et fonda la démocratie de nos pères, avec un heureux mélange des différents pouvoirs" (idem¹⁰³). Ce jugement est d'ailleurs partagé par certains historiens contemporains¹⁰⁴.

Se confirme la possibilité d'une double lecture de l'histoire atlante, histoire externe et histoire interne d'Athènes, celle-ci étant le présupposé de celle-là, leur ensemble formant l'Histoire dans l'une de ses premières et donc primordiales « révolutions » : la constitution et la conservation de la Démocratie ou du « Socialisme » (*Société* authentique) par les Hellènes. Cette phase résume finalement le « miracle » grec qui consiste ultimement en l'émergence d'une parole libre, c'est-à-dire légale (non arbitraire) et/ou égale pour tous, au moins à titre de tendance historique à l'infini.

De cette naissance la Cité attique fut précisément la plus probante des expressions.

" Athènes, l'endroit de la Grèce où l'on jouit de la plus large liberté de parler."

La liberté-égalité grecque s'y traduisait tant au niveau strictement politique, qu'au niveau scientifique, deux niveaux qui, bien compris, n'en font qu'un, comme le rappelle Socrate à un Grec inconnu et inconscient de la véritable signification du Logos (hellène).

" Acequ'assurent les doctes, Calliclès, le ciel et la terre, les Dieux et les hommes sont liés entre eux par une communauté, faite d'amitié et de bon arrangement, de sagesse et d'esprit de justice, et c'est la raison pour laquelle, à cet univers, ils donnent, mon camarade, le nom de *cosmos*, d'arrangement, et non celui de dérangement non plus que de dérèglement. Or, toi qui pourtant est un docte, tu me sembles n'être pas attentif à ces considérations : il t'a échappé au contraire que l'égalité géométrique possède un grand pouvoir, chez les Dieux aussi bien que chez les hommes. Mais toi, c'est à avoir davantage que l'on doit, penses-tu, travailler, et tu es indifférent à la géométrie."

C'est à bon droit que Périclès, " le plus distingué orateur de la Grèce " pour Platon¹⁰⁵, a pu désigner Athènes comme " l'éducatrice de la Grèce " (Thucydide¹⁰⁶) et un géographe du XIX^e la regardera même comme " l'école du monde entier " (É. Reclus¹⁰⁷).

¹⁰² *Critias* 113 e – 114 a et 119 c sq.

¹⁰³ *Constitution d'Athènes* III 2-3 ; VII 1 et *Politique* II 12 1273 b 37-38 ; cf. égal. Isocrate, *Aréopagitique* 24

¹⁰⁴ Cf. E. Will, *La Grèce archaïque* in *Actes de la 2^e Conférence intern. d'histoire écon.* t. I p. 88 (Paris 1965)

¹⁰⁵ *Gorgias* 461 e ; 508 a et *Ménexène* 235 e

¹⁰⁶ *Op. cit.* II 41

¹⁰⁷ Cité par Ph. Jockey, *La Grèce antique* p. 25 (Le Cavalier Bleu 2005)

La Geste athénienne a bien, selon la belle suggestion de Proclus, une valeur " cosmique "¹⁰⁸. Elle concerne non seulement l'histoire de ... mais et encore l'histoire tout court, qui vérifie, conformément au but du *Timée*, la *République*, l'égalité étant la devise de celle-ci¹⁰⁹. Rétroactivement la République platonicienne apparaît pour ce qu'elle est en fait : non point une chimère spéculative, " une pure fable ", mais " la vérité de l'histoire ", grecque tout d'abord, universelle ensuite, voire céleste, l'Histoire englobant le Ciel -" car nous sommes une plante, non point terrestre, mais céleste "- l'Homme « habitant » le Cosmos, plutôt que la seule terre, simple planète où il séjourne provisoirement.

C. Histoire universelle

Vu l'enjeu de cette histoire, l'éclosion d'un monde inédit, les Cieux étaient tenus d'en témoigner par leurs propres révolutions, l'inscrivant du même coup dans une durée autre que la simple chronologie événementielle et lui conférant ainsi le caractère d'une Époque ou Période historique, nécessairement scandée, chez Platon, par des " cataclysmes ".

" Mais dans le temps qui suivit, il se fit des tremblements de terre violents et des cataclysmes ; dans l'espace d'un jour et d'une nuit funeste qui survinrent, de vos combattants le peuple entier, en masse, s'enfonça sous la terre, et pareillement l'île Atlantide s'enfonça sous la mer et disparut. "¹¹⁰

Leur résultat concret évoque celui du cataclysme qui mit fin au combat entre " Zeus ... [et] Cronos " dans l'*Iliade*.

Que cette transition s'effectue ici en particulier par des " tremblements de terre " ne saurait surprendre, dans la mesure où il s'agit de l'histoire de l'Atlantide et que celle-ci avait " Poséidon, l'ébranleur du sol " (Homère et Hésiode¹¹¹), comme Dieu protecteur et tutélaire. Quant au combat homérique, il symbolise également l'ouverture d'une nouvelle ère qui elle-même sera lue comme le début du " passage de l'esprit oriental à l'esprit occidental " (Hegel¹¹²). Les transformations historiques ont toujours une incidence matérielle sur le paysage géographique.

Remarquons cependant que les conséquences de ces " cataclysmes " ne furent pas tout à fait similaires pour les deux adversaires. Si, à l'instar des Atlantes, les Athéniens, et non Athènes, disparurent, -allusion possible à l'imitation athénienne de l'Atlantide, soit à l'impérialisme de la Cité attique qui suivit ses victoires lors des guerres médiques- ils périrent néanmoins " sous la terre ", partant dans le lieu même de ce " voyage de mille ans " raconté par " Er(echtée) ", un des héros athéniens " de cette guerre ancienne ", voyage au terme duquel, et moyennant une bonne traversée " du fleuve de la plaine de Léthé (l'Oubli) "¹¹³, ils ressusciteront et nous inspireront. Or l'œuvre de Platon, la *République* et le *Timée* surtout, est-elle autre chose que cette résurrection de l'idéal athénien, elle qui synthétise le mieux l'*ethos* hellène -" la vie politique grecque est ce qui constitue le véritable contenu de la République platonicienne " (Hegel) ?

¹⁰⁸ Vide supra p. 10 note 74

¹⁰⁹ Vide supra I. Concept de Cité

¹¹⁰ *Timée* 26 c ; 90 a ; 22 cd (cf. égal. Pol. 270 cd et Lois III 677 ab) et **25 cd**

¹¹¹ Homère, *Iliade* XIV 203 ; VII 445 et Hésiode, *Théogonie* 15

¹¹² *Leçons sur la philo. de l'histoire* p. 187

¹¹³ *Rép.* X 615 a ; 621 d ; *Critias* 110 a et *Rép.* X 621 e

Les révolutions occidentales sont-elles autre chose qu'un approfondissement de la révolution grecque, vu qu'elles marquent les étapes du "progrès dans la conscience de la liberté" (idem¹¹⁴) ou les stades variés du "développement graduel (progressif) de l'égalité" (Tocqueville¹¹⁵) ? "Les droits étaient dans la tête de Solon" proclamait l'Archange de notre Révolution, Saint-Just¹¹⁶. Au-delà des acquis politiques, ne devons-nous pas d'ailleurs aux Grecs tout notre héritage mental ? "L'Europe, cette Grèce agrandie" observera pertinemment Denis de Rougemont¹¹⁷, au lendemain pourtant de ce qu'il est convenu d'appeler la seconde guerre mondiale.

Tandis que les Athéniens ne disparurent pas absolument et à jamais, leurs réalisations pouvant être encore reprises, l'Atlantide (Perse) par contre sombra "sous la mer", conformément du reste à ses défaites maritimes, c'est-à-dire dans l'élément "de la dissimilitude" ou de "l'écoulement ou du mouvement", et donc dans l'oubli ou le passé sans retour. Pour elle la roue de l'Histoire avait définitivement tourné : la civilisation orientale avait fait son temps, non sans avoir assurément, durant sa période de splendeur –période correspondant à la "grande et merveilleuse puissance des rois" atlantes ou aux premiers temps de l'Atlantide- contribué à l'essor de la culture universelle, puisqu'elle fut, à Sumer, en Égypte et en Israël, à l'origine alors des rudiments initiaux du savoir.

Cet effacement de l'Atlantide (Perse) de la scène historique ne s'est pas néanmoins produit sans quelques dommages pour les diverses contrées sur lesquelles s'exerçait sa domination. En s'enfonçant dans la mer, déjà infestée par "une masse incroyable de vase"¹¹⁸, l'Île n'a pu qu'encombrer davantage "l'Atlantique", le rendant impraticable et faisant ainsi reculer la constitution d'un Univers –une Atlantide- hellène ou socialiste.

" De là vient que, de nos jours encore, là-bas la mer est impraticable et inexorable, encombrée par les bas fonds de vase que l'île a déposés en s'abîmant."¹¹⁹

Une longue tradition despotique a forcément laissé des séquelles et forme un obstacle, de nos jours encore, à la pénétration, dans les régions où elle régnait, de l'Idée démocratique. A titre d'illustration, il suffit de se rapporter à ce qui se passe aujourd'hui même dans certains États orientaux, et plus particulièrement en Iran (ancienne Perse), l'héritier direct des Atlantes, "le premier empire qui ait disparu" (Hegel¹²⁰).

Toutefois, quelle que soit la résistance de l'Orient à l'instauration d'une République ou Société socialiste universelle, l'avancée de celle-ci ne peut être complètement arrêtée, la victoire d'Athènes et tout aussi bien et surtout l'évolution orientale contemporaine l'attestent amplement¹²¹. Le poids du passé en retarde certes la marche, mais rien ne saurait empêcher indéfiniment le socialisme de répandre progressivement, à un rythme plus ou moins long selon les pays, sa "lumière sur le monde entier des Grecs comme des Barbares"¹²².

¹¹⁴ *Leçons sur l'histoire de la philo.* III p. 478 et *Leçons sur la philo. de l'histoire* Introd. p. 28

¹¹⁵ *De la démocratie en Amérique* Introd.

¹¹⁶ *Discours const. franç.* in *Théorie politique* p. 188 (Seuil)

¹¹⁷ *L'Esprit européen* in *Rencontres internat.* p. 160 (La Baconnière, Genève 1946)

¹¹⁸ *Pol.* 272 d ; *Théétète* 152 e ; *Timée* 24 bc et 25 a (cf. égal. *Épinomis* 987 a) et *Phédon* 110 a

¹¹⁹ **Timée 25 d**

¹²⁰ *Leçons sur la philo. de l'histoire* p.133d. p. 28

¹²¹ Cf. K. Wittfogel, *Le despotisme oriental* chap. X (Minuit)

¹²² *Lettre VII* 335 a

En conclusion, l'histoire atlante a donc bien une valeur éminemment paradigmatique, celle de premier modèle d'Histoire universelle ou "cosmopolite", pour reprendre le mot célèbre de Socrate¹²³. Contrairement à la chronique, elle ne se limite pas au pur passé ou au simple présent, mais déchiffre le passé et projette l'a-venir « au travers » du Présent même.

" C'est comme cela, Glaucon, qu'a été sauvé le récit, et que n'ayant point « péri », il pourra nous sauver aussi, si nous y ajoutons foi."¹²⁴

Son auteur, Platon, s'avère du coup le plus lointain précurseur de Marx, pour qui le communisme se confond pareillement avec le procès (sens) même de l'Histoire et non avec un idéal ou une utopie. " Le communisme n'est pour nous ni un *état* qui doit être créé, ni un *idéal* sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement *réel* qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des prémisses actuellement existantes ". Partant, de l'Histoire platonicienne on dira, nous adressant à nos contemporains, ce que le rédacteur du *Capital* – répétant une sentence du poète latin Horace – écrivait à ses lecteurs allemands à propos de la sienne : "*De te fabula narratur (C'est de toi qu'il s'agit dans cette histoire)*"¹²⁵.

En vain cherchera-t-on, à l'instar de J. Verne¹²⁶, l'Atlantide sous des eaux réelles, la mer des Sargasses ou autre, son vrai site étant à la fois moins ou plus proche et moins ou plus secret, celé qu'il est dans les profondeurs de notre propre histoire (existence), à la fois vécue et pensée. Et plutôt que de rêver à ou " au lieu de spéculer à propos d'une nouvelle Atlantide " (Husserl¹²⁷), on ne craindra pas d'attribuer un contenu philosophique ou universel au récit de Critias¹²⁸. Il n'y a point d'autre raison, même si elle n'est pas clairement perçue, du vif intérêt qu'il n'a cessé et ne cesse de susciter; son caractère mythique ne jure nullement avec son universalité ou sa vérité. L'" *Atlantide* " participe tant du Mythe que de l'Histoire.

J. Brafman

(Article paru dans *Cahiers philosophiques* n° 28 sept. 1986
et Hors-série sept. 2010)

¹²³ In Cicéron, *Tusculanes* V 37 108

¹²⁴ *Rép.* X 621 bc

¹²⁵ *Idéologie allemande* A. 1. et *op. cit.* Préf. à la 1^{ère} éd. all^{de}

¹²⁶ *Vingt mille lieues sous les mers* 2^e Partie IX.

¹²⁷ *Postface à mes Idées* 5. in *Idées* III p. 200

¹²⁸ Hegel, vide supra exergue